

Le corps de philosophie de Scipion Dupleix
et l'arbre cartésien des sciences

Les vieux Gaullois avaient tous arts en leur langage.
Mais Dis, l'un de leurs Dieux (qui riche tient
couverts
Sous les obscures nuits mille trésors divers)
Aux champ Elysiens retint des Arts l'usage.
Jodelle (1)

La publication, en tête des ouvrages repris par le nouveau Corpus des Oeuvres de philosophie en langue française, de la Logique de Scipion Dupleix, pose le problème de l'oubli qui recouvre les créations de tant d'esprits. Souvent il nous manque la mémoire des commencements: ainsi l'entreprise de Dupleix ne représente rien de moins que la constitution du premier Corps de Philosophie en français, "complet" au sens où sont réunies à partir de 1626 les quatre disciplines canoniques: une Logique ou art de discourir et raisonner et une Physique ou science surnaturelle (publiées en 1603) (2) et une Ethique ou philosophie Morale de u la force ou vaillance (1610), auxquelles s'ajoutent une étude originale portant sur le rapport de l'âme et du corps lors des rêves: les Causes de veille et du sommeil, des songes et de la vie, et de la mort, ainsi qu'une Curiosité naturelle rédigée en questions (1606). Les nombreuses réimpressions qui se succèdent à Paris, Rouen, Lyon et Genève jusqu'en 1645, attestent la diffusion importante de cette oeuvre.

Le projet de composer en français un Corps de philosophie était en gestation dans plusieurs esprits de l'époque. Ainsi Jean de Champaignac, pour qui "les perfections du corps de la philosophie sont comme le globe des autres", publie à Bordeaux en 1595 une Physique française et un court Traité de l'immortalité de l'âme, refondus en 1606 dans un Sommaire des quatre parties de la philosophie, logique, éthique, physique et métaphysique.

C'est donc un plan d'ouvrage quadripartite d'inspi-

1) En exergue à la Grammaire (1572) de Pierre de La Ramée.

2) La Bibliographie de Cioranescu (réf. 27665) signale une première version de la Logique en date de 1600.

ration aristotélicienne, ou plutôt scolastique, qui s'impose, et non plus la tentative de réforme et de publication en français de l'ensemble des sept arts libéraux, à laquelle la parution en 1555 de la Dialectique de Pierre de La Ramée avait ouvert la voie. Les troubles religieux et l'acte inique d'un meurtre vraisemblablement ourdi par un "Philosophe" rival ne permirent pas à La Ramée d'entreprendre la rédaction en français d'un "quadrivium", mais la création par testament d'une chaire de mathématiques au Collège de France, ainsi que les remarques de la Péroration de la méthode qui conclut sa Dialectique, à propos du primat de l'usage sur les préceptes en logique, anticipaient d'autres prolongements.

Nous avons gardé en mémoire le nom de Ramus, guère celui de Dupleix: il est vrai que l'assise aristotélicienne de son Corps de philosophie ne permet pas aisément de situer Scipion Dupleix parmi les novateurs. Pourtant son oeuvre existe: elle s'inscrit très singulièrement dans les courants de pensée qui animent la philosophie française, de Montaigne à Descartes.

Car Dupleix fut un familier de Charron, un lecteur de Du Vair qu'il cite dans son Ethique (3), il connut Vanini, réfugié à Condom en 1616 sous le pseudonyme de Pompeio Usiglio. Aussi son retour à "la doctrine péripatéticienne" a-t-il la portée d'une réponse réfléchie aux courants stoïciens et libertins de l'époque. Il exprime aussi sa volonté de reconstituer dans notre langue une base de pensée plus large que ne le pouvaient les essais des orateurs ou des moralistes. Rapprochons nous de lui: la saveur de son langage et la longue trajectoire de sa vie, de 1569 (4) à 1661, invitent à l'attention.

Fils du gentilhomme d'armes Guy Dupleix, qui combattit les Protestants du Midi sous Montluc, Scipion est orphelin en 1680, année où ses parents sont empoisonnés par un apothicaire calviniste. Le jeune Dupleix poursuit ses études au collège de Guyenne où fut étudiant Montaigne. C'est là que l'enseignement du philosophe écossais Robert Balfour introduit Dupleix à la pensée du Stagirite. Sans doute une amitié intellectuelle unit-elle les deux hommes. Dupleix "ayant eu l'honneur de jouir familièrement de sa douce et vraiment philosophique conversation", comme il le précise dans la Préface de sa Logique. Il serait éclairant de confronter celle-ci aux

3) Voir également l'éloge funèbre, nuancé de critique, de Du Vair par Dupleix, Histoire de Louis Le Juste, Paris, 1635, p. 181.

4) 1571 selon le P. Colin, auteur de son oraison funèbre.

volumineux Commentari in Organum Logicum Aristotelis publiés par Balfour à Bordeaux en 1615: on y voit la même critique de l'étant de raison, objet de la logique selon Thomas, mais aussi, notamment, un débat critique avec Ramus, auquel Dupleix, par contre, s'abtient de se référer explicitement.

De retour dans le Gers, Dupleix est marqué par une seconde influence sans doute aussi décisive pour la maturation de sa pensée, bien que plus tard désavouée: celle de Pierre Charron, alors théologal de Condom et prédicateur de Marguerite de Valois. Une confrontation négative entre la morale de Charron et l'Ethique de Dupleix, ne manquerait pas d'être elle aussi instructive. Sur la recommandation, sa doute, de l'auteur de Sagesse, Marguerite de Valois fait bientôt appel à Scipion Dupleix: nommée maître des requêtes de son hôtel à Nérac, celui-ci vient à sa suite à Paris en 1605, et participe à la vie intellectuelle de son Académie, regroupant poètes, historiens et juristes. Après s'être exercé à traduire le Traité de l'âme et la Métaphysique d'Aristote, Dupleix a déjà entrepris de publier les premiers membres de son Corps de philosophie.

Dupleix se voit bientôt confier l'éducation du jeune Antoine de Bourbon, comte de Moret, fils légitimé de Henri IV, "Prince bien fait, de gentil esprit et de belle espérance", écrira Dupleix qui lui dédie l'une des éditions de son oeuvre philosophique. On a soutenu que ce fut même pour lui former l'esprit que le philosophe composa en sa faveur son Corps de philosophie, comme Antoine Arnauld l'Art de penser, à l'attention du Duc de Chevreuse. Mais les dates désavouent en partie cette hypothèse--le comte de Moret ne naquit qu'en 1607, quatre ou même sept ans après la publication de la Logique. Cependant Dupleix ouvre bien cette "lignée" d'hommes de pensée précepteurs d'un prince au XVIIème siècle, où s'inscriront si diversement la Mother le Vayer, Bossuet, Fénelon.

L'année 1618 marque un tournant énigmatique dans la vie de Scipion Dupleix: son élève, que Louis XII destine à la carrière ecclésiastique, lui est retiré pour être confié aux Jésuites; lui-même interrompt définitivement ses publications philosophiques, pour entreprendre des recherches sur le passé des Gaules qui vont l'entraîner, à près de cinquante ans, dans une carrière controversée d'historiographe officiel, où Dupleix figure néanmoins comme l'un des pionniers de l'histoire généalogique (5).

5) Augustin Thierry salue par ailleurs en Dupleix celui qui, par son attachement à l'Aquitaine, "ouvre la liste" de ces historiens qui tentèrent la réhabilitation de l'ancienne civilisation du midi (Dix ans d'études historiques, seconde Partie, ch. XVIII).

Les Mémoires des Gaules de 1619 permettent notamment à Dupleix de sonder cette référence à la pensée druidique, qui fut, au XVI^{ème} siècle, une constante des entreprises philosophiques en français: des écrits de Ramus et des Préfaces rédigées par Louis le Roy pour ses traductions de Platon, à la Sainte philosophie de Guillaume Du Vair où l'on trouve cette belle remarque: "Les Druides avaient pressenti quelque chose de l'immortalité de nos âmes; cela les rendait plus généreux que tous les peuples du monde." Et Dupleix lui-même évoque en 1619, ces hommes qui "croyaient l'immortalité de l'âme et la métempycose"

Son ouvrage vaut au philosophe d'être nommé historiographe de Louis XIII, avec mission de poursuivre l'histoire de France et de la raccorder à son règne, charge que Dupleix assume hardiment: "pour moi, je suis Gascon, mais aussi franc que doit être un bon français, rond et hardi. La faveur des hommes ne me touche point, je ne me propose d'autre but que la vérité". Il n'est pourtant pas de fonction plus "misosophique" que celle-ci; Dupleix reçoit le titre de conseiller d'Etat, mais il perd bientôt presque toute liberté d'appréciation, Richelieu lui-même se chargeant de corriger les épreuves des tomes consacrés aux règnes d'Henri IV et de Louis XIII. Cette tâche impossible suscite contre Dupleix les attaques extrêmes composées de la Bastille par Bassompierre; puis, de Mathieu de Morgues, pamphlet haineux dans lequel l'historiographe est accusé de "vendre la liberté de l'histoire pour la rendre esclave du temps." Tombé en disgrâce à la mort du Cardinal, Scipion Dupleix répondra plus posément à ce dernier de Condom en 1645, reconnaissant qu'il s'était vu forcer la main: "Pour moi, j'avouerai ingénument que j'eusse été bien aise de me pouvoir exempter de la publication de l'histoire du règne dernier, mais j'y ai été obligé par l'ordre de ceux qui avaient pouvoir de me le commander" (6).

On perçoit les échos de cette polémique dans le Dictionnaire de Bayle, où celui-ci prend le parti de Dupleix contre certains reproches de Bassompierre. Cet enrolement du philosophe dans la bataille politique au prix de sa liberté de jugement dût être pour Dupleix une épreuve d'autant plus poignante que son ancien élève, Antoine de Bourbon Moret, prit parti pour Gaston d'Orléans; blessé lors du combat de Castelnaudary en 1632, on ne sait pas avec certitude si le comte de Moret mourut alors, ou si, retirée du monde en l'ermitage des Gardelles sous le nom de frère Jean-Baptiste, il ne vécut pas jusqu'en 1691. Dupleix lui-même se rendit à Castel-

6) La réponse à Saint-Germain, p. 16.

naudary, un mois après la bataille.

Les détracteurs de Dupleix avaient également mis en cause son style; c'est pour répondre à ces Grimaux qui, écrivit-il, "plantaient la dent sur mon style et y remarquaient certains termes et certaines phrases de l'ancien usage", que le vieux garçon, dont Sorel dira qu'il "avait encore les termes et accents de son pays" et dont la langue non dépouillée de sa verdure parle avec fermeté, entre en lice à quatre vingt ans dans le débat de grammairiens qui fait suite à la publication des Remarques sur la langue française de Vaugelas.

Sous le beau titre de Liberté de langue française dans sa pureté (7), Scipion Dupleix, s'autoprisant du précédent des critiques formulées par la Motte le Vayer dans ses lettres à Gabriel Naudé, entreprend de discuter pied à pied chacune des remarques de Vaugelas. A travers sa mise en question de la définition du bon usage, on voit réapparaître le ogicien soucieux de montrer que l'auteur "erre souvent aux préceptes de la Logique", mais surtout le défenseur d'une langue moins élaguée. Car "le langage s'énerve par une trop exacte polissure", et des règles trop strictes ne peuvent que "gêhenner les esprits", note Dupleix qui cite le mot de Castiglione: "Ces gens-là enterrent les mots tout vivants".

Le P. Bouhours aura beau jeu de railler un livre "plutôt fait par un vieux Gaulois que par un homme de notre temps". Il est remarquable de voir ce philosophe défendre l'énergie de l'ancien usage et revendiquer une liberté que l'historiographe avait perdue, estimant qu'en choses douteuses il faut toujours juger pour la liberté".

Cet ouvrage de grammairien n'est pas le dernier qu'ait composé Dupleix; il consacre ses ultimes forces à rédiger une Histoire de l'Eglise Gallicane disparue. Il reste à découvrir pourquoi le chancelier Séguier, pressenti pour accorder le privilège d'imprimer, fit brûler devant lui le manuscrit. Le philosophe ne se remet pas de cette épreuve. Il s'éteint à quatre vingt douze ans à Condom.

A la lecture des premières pages de la Logique de Scipion Dupleix, on perçoit non pas l'enthousiasme du pionnier dont témoignent les premiers écrits de Descartes, mais la joie de partager libéralement un savoir substantiel qui vous comble. D'où la question que pose la biographie du philosophe. Pourquoi l'interruption, en 1618, de cette entreprise généreuse, quelle est la signification de l'arrêt de l'oeuvre philosophique, qui semble autoriser le jugement trop sommaire de Niéron, pour qui "il est bien singulier qu'il ait fini par où il aurait dû commencer". Il est vrai que l'on concevrait plus natu-

7) Paris, 1651, réimpression à Genève, 1973.

rellement la constitution d'un corps de philosophie comme l'aboutissement d'une existence de recherches.

Faut-il penser que l'auteur s'est heurté au problème d'un corps achevé, trop complet au sens où il se clot sur son propre discours comme la main se referme sur le poing? Quel contraste en effet avec l'inachèvement de l'arbre cartésien, enraciné dans l'infinité divine, dont les fruits sont indéfiniment différés par la réalisation des expériences nécessaires "pour donner aux hommes un corps de philosophie tout entier" (8). L'oeuvre de Dupleix pose ainsi le problème d'une démarche qui ignore le doute, cherchant à prendre appui non sur une métaphysique, mais sur une logique qui, en un sens, aplanit trop facilement les obstacles: "la logique étant instrument de toutes sciences, elles sont rendues si aisées par le moyen des préceptes d'icelle, qu'elles ne semblent qu'une Histoire" (9).

Cette position privilégiée de la "science instrumentaire", comme la nomme Dupleix, témoigne de son souhait de faire "renaître la Logique et reprendre sa source à la vive fontaine d'Aristote" (10); mais elle a aussi pour cause une thèse constamment réaffirmée dans l'oeuvre du philosophe gascon, celle de l'insuffisance radicale de notre entendement lorsqu'il n'est pas éclairé par les disciplines. Comme au contraire l'"expulsion" par Descartes en 1647 de la logique hors de l'arbre de la philosophie a son origine dans une remarquable confiance accordée aux possibilités naturelles de l'esprit. Et la confrontation des "petites préfaces" de la Logique de 1603 avec les Regulae cartésiennes de 1628, permet de voir que la détermination du rôle et de la place de la logique dans la constitution d'un corps de philosophie dépend de la manière dont est conçu le problème de l'erreur.

Le livre I de la Logique de Dupleix s'ouvre sur cette phrase: "Il y a en nous quelques semences de toutes bonnes disciplines, lesquelles étant cultivées par les préceptes de l'art, rapportent de bons et merveilleux fruits". Car "la Nature, sans l'oeil de l'art, est comme aveugle". On trouve donc une affirmation première d'allure cartésienne, celle de l'existence de semences de connaissances innées à l'esprit humain; mais aussitôt après, Dupleix nous avertit de l'insuffisance de nos virtualités naturelles, lorsqu'elles ne sont pas guidées et éclairées par les divisions et définitions de la

8) Lettre à M. de Mazarin de 1647.

9) Métaphysique, L. I, ch. VI.

10) Logique, Préface.

logique. Notre jugement naturel, livré à lui-même, serait incapable de vérité. Aussi faut-il que la logique "dispose l'entendement humain et le rende parfaitement capable de ce à quoi sa faiblesse naturelle ne lui permet de pouvoir attendre sans le secours de l'art" (11).

Confrontons cette démarche à celle de Descartes, dans la Règle IV: "L'esprit humain, écrit-il, possède je ne sais quoi de divin où les premières semences de pensées utiles ont été jetées, en sorte que souvent, si négligées et étouffées qu'elles soient par des études contraires, elles produisent spontanément des fruits". Certes, la méthode est nécessaire pour la recherche de la vérité--c'est le titre même de la Règle IV; mais ceci traduit la volonté de se frayer une direction toujours plus consciente, non l'idée que la discipline logique doit pallier une infirmité de l'entendement. Car "on ne peut rien ajouter à la pure lumière de la raison, qui ne l'obscurcisse de quelque manière". Ce n'est pas selon les divisions de la dialectique, mais directement par la distinction de l'esprit que se mesure la clarté du savoir. Les disciplines elles-mêmes seraient comme aveugles, sans la lumière naturelle de la pensée qui les ordonne.

Si la comparaison entre ces deux pensées met en évidence le retournement si décisif du rapport de l'esprit à ses disciplines effectué par Descartes, elle devrait nous aider maintenant à réfléchir de l'intérieur l'oeuvre de Dupleix.

Selon Dupleix, nos erreurs ne sont pas, comme le montrera Descartes, imputables à "du défaut en notre façon d'agir" (12), mais à la corruption de notre nature. Sur le plan moral, Dupleix reprochera à Charron d'avoir cru qu'en suivant la nature, on ne pouvait se tromper. Car Dupleix estime que "les erreurs procèdent de la faiblesse insuffisance et ignorance de notre entendement" (13). Et cependant, nuance-t-il: "Si on voit quelque chose de mal en la nature, ce n'est pas pourtant à cause de son être, mais parce qu'elle a dégénéré, comme les diables et les hommes" (14). Ce n'est donc pas une critique philosophique des facultés mais le thème religieux de la déchéance de l'homme qui inspire Dupleix. Et sa position est révélatrice d'une ambivalence qui se manifeste nettement dans sa Métaphysique.

11) Métaphysique, L.I, ch. VI.

12) Les principes de la philosophie, I, art. 38.

13) Métaphysique, L.III, ch. 1.

14) Logique, L. III, ch. I.

Le philosophe commence par distinguer impérativement théologie et métaphysique. En effet, celle-ci "ne sert que de preuves et raisons naturelles telles que l'entendement humain les peut entendre et comprendre par la seule lumière" (15). Cependant la métaphysique, par une traduction en apparence littérale, est dénommée "science surnaturelle", et plus d'une fois la méthode d'autorité intervient dans la démarche de raison. Cette métaphysique que l'auteur nous présente "comme la description d'un voyage d'outre-mer" nous demande bientôt de méditer sur la Trinité; après avoir écarté les conceptions de Scot, Fonseca et du Sage Saint Thomas qui, "considérant la profondeur de cet abyme, a mieux aimé s'en retirer un peu loin que s'y enfoncer, s'y enfoncer et s'y perdre" (16), Dupleix apporte son adhésion à la théorie des Relations exprimée par Durand de Saiont Pourçin dans son Commentaire sur les sentences (1307). Puis il consacre trois livres de sa Métaphysique à l'étude des bons et mauvais anges, comme il débattrà, dans les Causes de la veille..., des extases de Cardan et Saint Thomas.

Ainsi découvre-t-on des dimensions que l'on ne soupçonnait pas dans le logicien. Celui-ci tient à nous assurer "qu'il n'y a point de danger de fortifier les raisons naturelles par celles de la théologie"; de plus, ajoute-t-il, "on ne saurait me blâmer si ne pouvant atteindre mon but par la seule lumière naturelle, j'y apporte quelquefois et là où il en est besoin, la surnaturelle puisée des saintes écritures et de la doctrine des saints Pères" (17). C'est pourtant dans cette orientation de Scipion Dupleix que l'on trouverai la cause de l'oeuvre philosophique, plus sûrement que dans l'obstacle extérieur d'une charge d'historiographe.

Par son ambiguïté même et les problèmes qu'elle pose, la volumineuse Métaphysique de Dupleix est un document passionnant qui méritait d'être réédité. Cette oeuvre est de celles qui nous découvrent un autre visage du XVIIème siècle commençant, et l'on hésiterait à affirmer, comme le fait Michel Piclin, que Descartes "n'a libéré la philosophie que d'un dragon qui n'existait pas". Ne comprend-on pas mieux le contexte qui "permet" certaines démarches des Méditations quand on a lu de Dupleix, notamment, ses "raisons pour montrer que nous avons de mauvais génies" ou sa curieuse "histoire d'un succube témoinnée

15) Métaphysique, L. I, ch. IV.

16) Métaphysique, L. II, ch. VI.

17) Métaphysique, L. VI, ch. I.

par l'auteur" (18)?

La Logique de Scipion Dupleix est, elle aussi, précieuse pour nous aider à comprendre dans quel état d'esprit cette discipline pouvait être alors cultivée. On n'y trouve pas seulement une reprise attentive de l'Organon, mais aussi une manière de concevoir la dialectique qui se ressent de sa longue insertion dans le "trivium" des arts libéraux, auprès de la grammaire et de la rhétorique. On peut lire ainsi, dans la continuité du Livre VI, un abrégé de grammaire comparée. Par ailleurs l'écart de la logique à la rhétorique paraît tenir dans la nuance d'un adjectif, lorsque Dupleix définit la logique comme "la méthode de bien ou BRIEVEMENT disputer, discourir et raisonner" (19). Cette seule qualité de style, la concision, distinguerait celle-ci de la rhétorique. Transposant la métaphore de Zénon, l'auteur compare la logique au point serré, la rhétorique à la main étendue et ouverte-tension et détente de la pensée qui se ramasse ou se déploie dans le discours. (Opposition qui peut d'ailleurs s'inverser si l'on qualifie, comme le fit Aristote, l'elliptique enthymème, syllogisme de la rhétorique; ou si l'on songe à la concision dans l'usage de l'art de persuader dont témoignera la prose de Pascal.

On discerne ainsi en Dupleix la volonté constante de ne pas dissocier la logique de l'étude directe des manifestations concrètes du discours; de là sans doute le fait que l'auteur ne reprenne jamais l'usage aristotélien des variables; de là également le refus de rapporter, à la manière de Saint Thomas, les préceptes de logique aux trois opérations de l'entendement, qui relèveraient en effet plutôt d'une psychologie des facultés. On comprend enfin que le logicien tienne à relier son oeuvre à la tradition des orateurs et dialecticiens, illustrée en France par Ramus, Dupleix évoquant, à propos de l'étude des topiques, "Cicéron, Quintilien, Rodolphe Agricola, et autres, des oeuvres desquels, comme de beaux, féconds et foisonnants jardins nous recueillerons les plus gentilles fleurs" (20).

Par contraste, le déplacement cartésien effectué dès 1628 apparaît plus nettement, qui part au fond de l'étude du "quadrivium" (arithmétique, musique, géométrie, astronomie), pour accéder progressivement, par "une investi-

18) id, L. VII, ch. XVI et L. VIII, ch. XI.

19) Logique, L. I, ch. XII.

20) id., L.VII, ch. I (nous soulignons).

gation générale des mathématiques" (21) à la conception d'une mathésis universelle d'où procède la genèse de la méthode exposée dès la Règle V, et présentée en 1640 et 1647 comme "la vraie logique" (22).

Loin d'effectuer "la mise en sommeil de la logique" selon l'expression de Blanché, le XVIIème siècle désigne cette époque où la pensée philosophique met la logique EN QUESTION, confrontée à la rhétorique dans les "petites préfaces" de 1603 où Dupleix traverse les disciplines, en quête d'une définition pertinente de la logique, confrontée aux sciences mathématiques dans les Regulae de 1628. Retour à une tradition épurée, ou mise en question radicale dont Husserl a su reconnaître la fécondité, rappelant: "La suite des efforts, si caractéristiques de cette époque, tendant à fonder une nouvelle logique, la vraie logique" (23). Mais Descartes avait parfaitement assimilé la dialectique, avant de songer à "la transférer de la philosophie à la rhétorique" (24). Il n'y a pas de remise en cause féconde qui ne débatte avec une tradition bien affermie, comme celle dont témoigne exemplairement l'oeuvre logique de Scipion Dupleix.

EMMANUEL FAYE

* Nous remercions vivement l'auteur de ce texte, E. Faye, et la directrice de la publication Corpus, F. Markovits, qui nous ont gracieusement donné la permission de faire paraître ce texte.

21) Règle IV.

22) Lettre à Mersenne du 31 décembre 1640.

23) Logique formelle et logique transcendantale, Introduction, p.5

24) Règle X.